

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 11

Artikel: Un bon conseil
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUELQUES VÉRITÉS

Tout excès de plaisir est compensé par une somme égale de peine et de langueur. On ne dépasse pas impunément, dans une année, une partie du revenu de l'année suivante.

Swift.

* * *

C'est une double faute de se croire plus qu'on est et de s'estimer moins qu'on ne vaut.

Göthe.

* * *

Si les sots ont dans le monde une supériorité sur les hommes d'esprit, c'est qu'ils n'ont pas peur d'être bêtes.

Ars. Houssaye.

RIEN DE NOUVEAU

KINI le printemps de février. Voici mars et avec lui les rebuses. On devait s'en douter. C'était étrangement s'abuser que de s'imaginer que nous en avions fini avec l'hiver, avec les frimas. Mais nos illusions avaient une excuse. Il y eut déjà parait-il des hivers doux, de tout point semblables à celui que nous avons eu en février. On a parlé de celui de 1863 et l'autre jour la *Feuille d'Avis de Ste-Croix*, publiait les vers que voici. Notre frère rappelle que cet hiver-là nous avions, deux mois durant, joui d'une température semblable à celle qui, il y a quelques jours seulement nous surprenait autant qu'il nous réjouissait.

Voici donc les vers en question :

L'HIVER DE 1881-1882.

Quel étrange hiver que le nôtre !
Hiver charmant, en vérité !
Il est vraiment si bon apôtre,
Qu'on devrait le nommer « l'été ».

Jamais on n'eût été pareille !
C'est à n'en pas croire à ses yeux !
Chaque matin, quand on s'éveille :
Azur et soleil radieux...

Pas de neige dans la campagne !
Pas de neige sur le chemin !
Depuis deux mois, sur la montagne,
On peut s'ébattre comme en juin !...

Aussi, voyez, près de la cure,
Immobile et l'air accablé,
Contemplant la belle nature,
Notre grand « triangle » ensablé...

Vrai ! rien ne saurait nous surprendre ;
Le baromètre, gravement,
A mis deux grands jours à descendre,
Jusqu'à « Beau-fixe »... l'imprudent !¹

Loin des grandes routes poudreuses,
De l'hiver, fuyant les ardeurs,
On voit dans les forêts ombrées,
Disparaître les promeneurs...

Mais janvier (un saint tutélaire !)
Sait nous offrir plus d'un bienfait :
Allons, les pieds blancs de poussière,
Patiner gaiement au Miguet !

Pourtant, par trois fois l'on put croire,
Que bientôt tout allait changer ;
Ce fut une drôle d'histoire.
Rien ne voulut se déranger !

Ainsi, l'autre jour, les grands maîtres,
Qui, du beau temps, régulent le sort,
Les vents et tous les baromètres,
Etaient enfin tombés d'accord.

Au soir, à l'heure désignée,
Le mercure descend d'un bond ;
Déjà des toiles d'araignée,
Voilaient le céleste plafond !!!

Le baromètre baisse encore,
On pâlit en le regardant :
— Il pleuvra demain, à l'aurore, —
Disait-il, d'un air menaçant.

Le lendemain, oh ! quelle mine
Il fit, apercevant l'azur ;
— On s'est moqué de moi, pardine !
Dit-il en remontant, c'est sûr !

(1) On sait que les 16 et 17 janvier derniers, le baromètre a atteint les hautes vertigineuses du « très sec », ce qui ne s'était pas encore vu dans ce siècle.

Depuis ce jour, il se promène
Du « Beau fixe » jusqu'au « Beau temps » ;
Et, sans plus se donner de peine,
Il s'est mis à croire au printemps.

Bientôt la fraise sera mûre
Et dans les buissons rajeunis
On entendra la note pure,
Le doux gazouillement des nids !

Février, semant tout éclosé,
Les violettes sur nos pas,
Mars sera le doux mois des roses,
Et verra fleurir les lilas !...

Quel étrange hiver que le nôtre !
Hiver, charmant, en vérité ;
Ah ! pourvu que le bon apôtre
Ne revienne pas en été... ?

Ste-Croix, le 13 février 1882.

L. J.-L.

Un bon conseil. — Un jeune auteur porte un manuscrit chez un libraire :

— Monsieur, veuillez, je vous prie, lire attentivement le poème ci-inclus et me dire votre avis sincère pendant que je suis encore dans le feu de la composition.

— Cher poète, ce n'est pas le feu qu'il faut mettre dans la composition, c'est la composition qu'il faut mettre dans le feu.



LA FÉE AUX MIETTES

Je ne m'arrêtai pas d'abord aux sages paroles qui terminaient ce discours singulier ; l'idée de cette fortune immense et inattendue que je n'avais jamais rêvée, même dans le sommeil, exerça sur mon esprit une espèce de fascination et d'étonnement où ma raison cherchait en vain à se retrouver. Plus je m'efforçais de rattacher le fil de ma pensée à quelques-unes des combinaisons d'existence que je m'étais composées jusque-là, plus je me trouvais étranger à mon avenir, et incapable de m'y placer d'une manière assortie à mon organisation et à mon caractère. Je finis par penser tout haut. — En vérité, repris-je en balbutiant des mots confus comme mes réflexions, de semblables événements doivent nécessairement changer la position que nous tenons dans la société. Je m'en félicite pour vous, Fée aux Miettes, qu'ils appellent à jouir d'une destinée digne de votre naissance et de votre sagesse ; mais pour moi, je m'en étonne, et je ne me prépare pas sans un mélange d'inquiétude à cet état de splendeur où la Providence m'a tout à coup élevé. C'est à vous, qui avez acquis dans votre jeunesse l'expérience de la richesse et des grandeurs, à m'apprendre ce que nous devons faire de nos trésors, pour montrer à tout le monde que nous méritons de les posséder.

— Ceci est une grande question, mais j'essayerai de l'éclaircir puisque tu le veux, répondit la Fée aux Miettes en souriant assez tristement, autant que je pus m'en apercevoir, car j'osais à peine tourner mes regards sur elle. Il y a effectivement bien des partis différents à tirer d'une grande fortune, et, je ne dois pas te le dissimuler, plus de pernicieux que d'utilles. La plupart des hommes regardent cet avantage inopiné du hasard comme une raison de se livrer doucement à l'oisiveté, de jouir des voluptés du luxe dans une tranquille paix, et d'étaler aux yeux de la multitude un faste qui lui impose, parce qu'elle estime les plaisirs qui y sont attachés au-dessus de toutes les faveurs de la nature. Si cette condition te convient, tu es maître de la choisir.

— Mon choix est fait, lui répondis-je, et mon seul regret est d'avoir pu hésiter ; je resterai charpentier. Elle contint sa joie, mais elle ne réussit pas à me la dérober tout à fait. Je continuai.

— Si le travail des mains a moins d'éclat et de grandeur que celui de la pensée, et j'y consens avec vous, il est donc à mon sens plus raisonnable et plus utile ; et j'aurais peine à m'ôter de l'esprit que tout homme qui a planté un arbre, ensemençé un guéret, ou construit une maison solide, aérée, spacieuse et bien distribuée, a rendu un service plus essentiel à ses semblables que les économistes, les philosophes et les hommes d'Etat avec leurs utopies de vieux enfants, si malheureuses en pratique. Voilà pourquoi je resterai décidément charpentier, si vous l'avez

pour agréable, ma volonté vous étant d'ailleurs soumise en tout point. Mais ce que je vous demandais, Fée aux Miettes, ce n'est pas non plus comment un usage absurde de la fortune peut couvrir celui qu'elle possède, et qui croit la posséder, de ridicule et de honte. Ce n'est pas comment, dans une société que je plains et que je suis près de mépriser, les habiles parviennent à faire servir la fortune aux triomphes de cette folle passion de pouvoir et de renommée que vous appelez en vous jouant une ambition glorieuse et qui ne me tente guère. C'est à quoi elle est bonne pour être heureux, si elle est du moins bonne à cela, et je commence à craindre qu'il n'en soit rien.

— Il faudrait d'abord savoir ce que tu entends par le bonheur, répliqua la Fée aux Miettes.

— Ma foi, ma bonne amie, repris-je gairement, je n'y ai jamais beaucoup réfléchi ; mais je suis presque sûr que le mien ne peut pas se réaliser en barres et en billets. Le bonheur, c'est d'être le premier dans le cœur de ce qu'on aime. Le bonheur c'est de faire du bien selon sa puissance quand l'occasion s'en présente. Le bonheur c'est de n'avoir rien à se reprocher. Le bonheur c'est de se coucher en joie dans un lit propre et bien bordé, déjà content du travail de la semaine, et rêvant aux moyens de l'améliorer encore. Le bonheur c'est de repasser dans sa mémoire les doux souvenirs d'un âge d'insouciance et de purétat, en suivant le cours de quelque rivière limpide, sur la lisière d'une prairie tout émaillé de fraises et de marguerites aux rayons d'un soleil sans apôtre, à la chaleur d'un petit vent de sud chargé de parfums, et de s'arrêter à une jolie tonnelle de lilas où la Fée aux Miettes a préparé, en m'attendant sous la feuillée, une jatte de lait écumeux et frais, une corbeille de fruits mûrs, couverts de leur fleur veloutée, et un peu de vin généreux. Combien croyez-vous qu'il y ait de bonheurs comme ceux-là dans cent mille guinées ?

— Il y en a plus que tu ne crois, répondit la Fée aux Miettes.

Me voilà en état de porter la prospérité dans cette multitude de chaumières où j'ai reçu l'aumône pendant tant d'années que j'ai mendié aux côtes de France ! Hélas ! il n'y a que les pauvres gens qui donnent parce que l'habitude du besoin leur a enseigné la pitié. — Et mes quatre-vingt-dix-neuf soeurs qui ont coutume de me visiter tous les ans, le lendemain de la Saint-Michel, quand j'habite ma maisonnette de Greenock, tu me laisses maîtresse, n'est-il pas vrai, de leur donner à chacune soixante guinées en commémoration de celles qui m'ont assuré de si beaux jours ? Cette douceur leur viendra fort à propos, et je les sais capables d'en tirer bon parti pour leur établissement, car elles rivalisent toutes entre elles d'esprit et de gentillesse.

— Je vous laisse maîtresse de tout, Fée aux Miettes, et je trouve seulement cette liberalité trop parimonieuse pour un présent de noces ; mais comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais parlé de votre nombreuse famille ?

— C'est qu'au temps de nos anciens entretiens, dit la Fée aux Miettes, et dans l'incertitude où j'étais de te fixer, je n'avais pas la force de m'occuper d'autre chose que de toi.

Peu à peu notre conversation se ralentit, mais l'impression s'en prolongea en moi-même avec un charme inexprimable. J'éprouvais ce contentement de cœur, cette saine et pure allégresse de la pensée, cette satisfaction vague mais profonde, qu'on goûte sans la définir, et qui fait que l'on est bien sans savoir pourquoi. J'avais oublié le monde entier et ma propre existence avec lui, quand je sentis la Fée aux Miettes se suspendre à ma main et la presser contre sa bouche en la mouillant de quelques larmes d'émotion et de saisissement.

— Sais-tu maintenant ce que c'est que le bonheur ? dit-elle.

— Oui, oui, je le sais ! le bonheur est de vivre près de la Fée aux Miettes, et d'en être aimé.

Et je m'élançai inutilement pour l'embrasser ; elle avait déjà disparu derrière la porte de son appartement, qui s'était fermée sur ses pas. Ma première idée fut de la suivre pour la voir encore un moment, mais cette porte était si bien serrée dans le panneau de la cloison, qu'il me fut impossible de trouver les joints. C'était un merveilleux ouvrage.

Au bout d'un moment de méditation, et avant de m'abandonner au sommeil, je me mis en tête de savoir ce que Belkiss pensait de ma nouvelle position. La Fée aux Miettes m'avait non seulement permis de regarder quelquefois son portrait, elle l'avait même exigé positivement. Je me hâtais donc de faire jouer le ressort du médaillon.

Belkiss dormait.

(A suivre.)

J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron.